

Philip K. Dick et la Théologie

Pierre Le Coz

Philip K. Dick et la Théologie

Les Variations ubikiennes

 **Orizons**
2019

Dans la même collection

- Michel Arouimi, *Jünger et ses dieux. Rimbaud, Conrad, Melville*, 2011
- Michel Arouimi, *Maeterlinck ou Naître par la mort*, 2017
- Audrey Aubou (dir.), *Reinaldo Arenas en toutes lettres*, 2011
- Aimé Césaire, *Du fond d'un pays de silence... Édition critique de Ferrements*,
Lilyan Kesteloot, René Hénane, Mamadou Souley Ba, 2012
- Monique Lise Cohen, *Etty Hillesum. Une lecture juive*, 2013
- Daniel Cohen, *Le Miroir et ses portes — Proust, Gide, Claudel*, 2018
- Miguel Couffon, *Peter Altenberg, Une vie de poète bohème à Vienne, entre
1859 et 1919*, 2011
- Quentin Debray, *Pirandello, Tchekhov et quelques autres - La mise en
question de la personnalité en littérature*, 2017
- Quentin Debray, *Dickens et Freud*, 2018
- Charles Dobzynski, *Je est un juif, roman*, 2011
- Charles Dobzynski, *Un four à brûler le réel — Tome I : Les poètes de
France*, 2011 ; *Tome II : Les poètes du Monde*, 2013
- Charles Dobzynski, *Ma mère, etc., roman*, 2013
- Raymond Espinose, *Albert Cossery, une éthique de la dérision*, 2008
- Raymond Espinose, *Boris Vian, un poète en liberté*, 2009
- Raymond Espinose, *Henri-François Rey, essayiste — Les sentiers de l'uto-
pie*, 2018
- Bernard Forthomme, *Une soirée d'hiver en compagnie d'Emmanuel Lé-
vinas*, 2016
- Hamid Fouladvind, *Aragon, cet amour infini des mots*, 2009
- André Gide, *Poésies d'André Walter*, illustrations de Christian Gardair, 2009
- André Gide, *De me ipse*, 2013
- Else Lasker-Schüler, *Viens à moi dans la nuit — traduit de l'allemand par
Raoul de Varax*, 2015
- Fanny Lévy, *Héroïnes manipulées ou Les beaux-arts de la mort*, 2017
- Françoise Maffre Castellani, *Edith Stein. « Le livre aux sept sceaux »*, 2011
- Didier Mansuy, *Le linceul de pourpre de Marcel Jouhandeau. La trinité
Jouhandeau — Rode — Coquet*, 2009
- Tilmann Moser, *Une grammaire des sentiments*, traduit de l'allemand par
Dina Le Neveu, 2009
- Lucette Mouline, *Proust maître d'œuvre*, 2014
- Marta Ruiz-Galbeta, *Jorge Semprun - La mémoire de toutes pièces*, 2016

Georg Trakl, *Sébastien en rêve et autres poèmes*, 2018
Claude Vigée, *Mélancolie solaire*, édition d'Anne Mounic, 2008
Claude Vigée, *L'extase et l'errance*, 2009
Claude Vigée, *Rêver d'écrire de temps*, 2011
Georges Ziegelmeyer, *Les cycles romanesques de Jo Jong-nae, Œuvre-monde de Corée*, 2009

Du même auteur

POÉSIES

Le Pays du soir, Multiples-Fondamente, 1991
Chambre haute, N.R.F., n° 481 et 482, puis Sables, 1995
Le Silence des villes, L'Arrière-Pays, 1995
La Servante claire de l'origine, À chemise ouverte, 1996
La Fleur d'ivoire du temps, Cadratins, 1999

FICTIONS

Une Ville rose et noire, Fleuve Noir, 1995
Plein Sud, Arléa, 2001
Toulouse, la chambre et le fleuve, Le Laquet, 2002
L'Extase au noir, Apogée, 2003
La Nuit de Jaisalmer, Le Laquet, 2004
La Tanière du soleil, Apogée, 2004
Le Fleuve des morts, Apogée, 2006
La Saison spirituelle, La Part Commune, 2007
Le Rêveur de Margeride, La Lauze, 2007
L'Autre versant du jour, Le Rocher, Prix Prométhée 2007 de la nouvelle
Les Bords du Monde, Apogée, 2008
La Ville rouge, La Part Commune, 2008
Le Nom de la lumière, La Part Commune, 2011
Les Clandestins du jour, Éditions du Soupirail, 2017
Le Rêveur définitif, Éditions du Soupirail, à paraître, 2019

VOYAGES

Le Piéton de Toulouse, Rando-éditions, 2000, rééd. 2005
Voyage au cœur du Rouergue, Loubatières, 2003
Maroc, cirque de Taghia et hauts plateaux, Les Imaginayres, 2003
Auvergne, la source de l'espace, Loubatières, 2005

Finistère, le royaume d'Occident, La Part Commune, 2006
Le Piéton de Marrakech, Rando-éditions, 2007
Triptyque Sud marocain, Pimientos, 2007
Visite en Aveyron, Loubatières, 2007
La Ruche, Nicolas Chaudun éditeur, 2007
Bordeaux, les miroitements du temps, Pimientos, 2008

ESSAIS

Vermeer ou l'action de voir (en collaboration avec P.E. Laroche), La
Lettre Volée, 2007
L'Europe et la Profondeur, Loubatières, 2007-2019

Tu attends sûrement quelque chose de ta prochaine vie, ou appelles ça comme tu voudras. (Il se sentait ridicule de tenir de tels propos ; d'habitude, il n'avait aucune conviction théologique. Mais l'expérience de la semi-vie était une réalité et les avait tous transformés en théologiens).

Ph. K. Dick
Ubik

I

Un roman de science-fiction eucharistique

(Vérité et réalité)

Le roman *Ubik* de l'écrivain américain Philip K. Dick se présente dans ses premières pages comme un ouvrage de science-fiction assez banal. Dans un futur hypothétique (pour nous déjà passé : 1992) s'affrontent téléphates et anti-téléphates, ces derniers regroupés dans une entreprise dirigée par le manager Glenn Runciter. Celui-ci, lorsqu'il hésite sur l'orientation à donner à sa firme, s'en va consulter sa femme Ella, « semi-vivante » endormie dans la glace d'un moratorium de Zurich et qu'il réveille de temps à autre de son sommeil cryogénique pour lui demander conseil. Durant tout le premier tiers du livre, nous sentons bien que l'ouvrage et son auteur, sur un canevas somme toute très classique, sont à la recherche de leur décollage : celui-ci survient lorsque, attirée par une offre alléchante sur la Lune, la petite bande de Runciter tombe dans un piège : une bombe explose et Runciter agonise. Il est aussitôt transporté par ses employés au moratorium, mais en pure perte : il a dépassé le stade où l'on peut encore le plonger en semi-vie. C'est à partir de ce moment-là que le roman bascule véritablement.

Car les survivants, désemparés par la disparition de leur patron, sont assaillis par d'étranges phénomènes : les choses autour d'eux se mettent mystérieusement à vieillir, à « régresser » : le lait

synthétique qu'ils ajoutent à leur café est moisi et les cigarettes qu'ils sortent de leur poche sont desséchées. Leur monnaie n'a plus cours, présente des effigies passées ou fantaisistes (Runciter). Mais plus grave, le temps lui-même se met à remonter son cours, si bien que de 1992 à Zurich, les protagonistes se retrouvent bientôt en 1939, dans la ville américaine de Des Moines. Partis de Suisse dans un appareil supersonique, ils doivent accomplir la dernière étape dans un vieux coucou digne de l'avion de Lindbergh. Cette régression touche également les êtres et leur corps : tout le long du roman, on les retrouve morts, desséchés, dévorés par un mystérieux processus qu'ils ne comprennent pas, et contre lequel il semble qu'il n'y ait aucun recours. Seul élément d'espoir dans ce cauchemar : des messages publicitaires prônant l'utilisation d'un produit nommé « Ubik », produit dont ils ignorent la fonction comme les endroits où on peut se le procurer. À la fin ne demeure plus qu'un membre de l'équipe — le burlesque ingénieur Joe Chip — qui finit par comprendre la vérité : ce n'est pas Glenn Runciter qui est mort sur la Lune mais au contraire toute l'équipe, à l'exception de son patron : ce sont eux qui rêvent dans la glace, et leur patron, unique survivant, de son local dans le moratorium essaye de leur prêter main-forte en glissant des messages dans leur songe cryogénique. Notamment ces publicités pour le fameux Ubik.

Aux yeux de Dick, ce monde des semi-vivants est tout aussi réel que « l'autre », celui d'où parle le « vivant » Runciter. Et d'ailleurs à la fin de son roman, pour le clore en le faisant rebondir, Dick induit le doute sur le « peu de réalité » de ce monde réel : Runciter, pour régler un pourboire, sort une pièce où il découvre avec stupéfaction l'effigie de... Joe Chip. Ce qui permet à Dick de conclure en ouvrant infiniment : « Tout ne faisait que commencer... » Mais demeurons pour l'instant dans ce monde des semi-vivants en proie à l'effroyable régression qui frappe et tue un à un tous les protagonistes de cette aventure. Dans cet univers cryogénique, Dick a introduit un démon, du nom de Jory, adolescent mort et mis en glace prématurément, et qui, pour survivre c'est-à-dire prolonger son rêve et son activité mentale, n'a rien trouvé de mieux que de dévorer ses voisins, endormis dans les caissons de glace proches de celui où il repose : il s'empare des faibles et rémanentes activités mentales des autres semi-vivants. L'auteur de la régression de 92 à 39, l'architecte de ce Des Moines onirique où sont censés être parvenus les membres de

l'équipe de Runciter, le démiurge qui a inventé leurs aventures pour mieux les dévorer, n'est autre que lui. Il est l'incarnation du mal absolu, de la mort ; et Dick suggère à son lecteur qu'il y a un Jory dans chaque moratorium, autrement dit dans chaque univers — onirique ou pas — et peut être même : cryogénique ou non :

Un adolescent fluet et pâle, avec des yeux asymétriques pareils à deux billes noires sous des sourcils en broussaille. Il portait un costume anachronique : chemisette de coton blanc, blue-jean et mocassins de cuir. Des vêtements du milieu du siècle. Un sourire se dessinait sur son visage allongé, mais c'était un sourire de travers, un plissement déformé qui se transformait en rictus moqueur. Rien ne s'harmonisait dans ses traits. Ses oreilles avaient trop de circonvolution pour faire pendant à ses yeux chitineux. Ses cheveux raides s'opposaient à ses sourcils fournis et frisés. Et son nez, se dit Joe, était trop mince, trop pointu, beaucoup trop long. Même son menton parvenait à ne pas s'harmoniser avec le reste du visage ; il était comme fendu au ciseau, une fissure profonde qui s'enfonçait jusqu'à l'os... comme si, pensa Joe, le fabricant de cette créature, parvenu à ce point, avait résolu de lui porter un coup destiné à la détruire. Mais le matériau physique, la substance de base, avait montré trop de résistance ; le jeune garçon ne s'était pas cassé en deux. Il existait comme un défi à la force qui l'avait fabriqué ; et il la considérait d'un air moqueur ainsi que tout ce qui l'entourait.

Face à lui se dresse Ubik. Mais qui est Ubik ? Dans le roman il est présenté comme un atomiseur qui empêche la régression, et Dick ne nous donne que très peu de détails sur sa fabrication, son origine, ses constructeurs. Jory lui-même avoue sa perplexité devant le produit :

« Je ne comprends pas ce que c'est que ça. Qu'est-ce qu'il y a dedans, et où Runciter l'a-t-il trouvé ? (...) Ce n'est pas lui qui peut l'avoir fabriqué ; vous avez raison. Il est à l'extérieur. Cette chose provient d'ici, de notre environnement. C'est forcé ; rien ne peut venir du dehors sauf des mots »

Ubik en tout cas ne provient pas de Jory : il est étranger à l'univers qu'il a créé. Un autre personnage — une « apparition » qui ne dépend pas non plus de Jory, précisera qu'il a été « inventé » par « un certain nombre de semi-vivants compétents pour qui Jory est une menace ; et principalement Ella Runciter ». Heureusement, pour éclairer un peu notre lanterne, Dick a placé en épigraphe à chacun de ses chapitres un message publicitaire concernant Ubik,

et où celui-ci est tour à tour une bière, un café, une sauce, un médicament, un dentifrice, un soutien-gorge, etc. jusqu'à l'épigraphe terminale où, abandonnant le registre du spot publicitaire pour une langue qui se souvient du Prologue de Jean et du Tao To King, l'auteur proclame :

Je suis Ubik
 Avant que l'univers soit, je suis
 J'ai fait les soleils
 J'ai fait les mondes
 J'ai créé les êtres vivants et les lieux qu'ils habitent
 Je les y ai transportés, je les y ai placés
 Ils vont où je veux, ils font ce que je dis
 Je suis le mot et mon nom n'est jamais prononcé
 Le nom qui n'est connu de personne
 Je suis appelé Ubik, mais ce n'est pas mon nom
 Je suis
 Je serai toujours

Dévoilant brutalement par-là la nature divine de Ubik. Et pourtant Ubik a été « inventé » par les habitants du monde cryogénique ; il n'est qu'un atomiseur : atomiseur qui empêche la régression, la mort par dégénérescence mentale et spirituelle.

Revenons à cet univers où rêvent les semi-vivants. De fait, Jory n'est pas directement responsable de cette régression des êtres et des objets qui l'afflige. Celle-ci n'est qu'une conséquence de l'incapacité du démiurge à maîtriser sa création :

« À cause de l'effort que ça entraîne, je ne peux pas empêcher les objets de reculer dans le temps. Comme je suis tout seul, c'était trop pour moi. D'abord j'avais créé 1992, et puis les choses ont commencé à se détraquer. Les pièces de monnaie, le lait, les cigarettes... tout ce que vous avez constaté. Et ensuite Runciter s'est mis à intervenir de l'extérieur, ce qui me compliquait encore la tâche. »

Consciemment ou non, le propos de Dick s'éclaire peu à peu dans une lumière proprement théologique, légèrement teintée peut-être de manichéisme. Ce monde des semi-vivants où les êtres et les objets régressent, vieillissent et meurent par atrophie est bien sûr le nôtre : celui d'après la chute, et Runciter, dans son salon du moratorium, ne peut être que la figure du Dieu biblique parlant à ses créatures, à ses employés englués dans la régression, à travers les trous du décor, mais ne pouvant bien sûr pénétrer cet univers

de la création déchue, ce monde englouti des semi-vivants, car lui demeure intégralement « vivant » : « je suis vivant et vous êtes tous morts » proclame-t-il dans un de ses messages à l'humanité pour lui faire comprendre sa condition déchue, et aussi parce que, comme le précise Jory, il n'y a que les mots qui peuvent venir de l'extérieur. Et dans cette perspective, Ubik ne peut-être que l'Eucharistie, le sacrement qui fait reculer la mort, interrompt pour un moment la régression. Et celle qui l'a « inventé », celle du moins qui la distribue, est alors l'Église, Ella Runciter, « l'épouse » de Dieu-Runciter, combattant au sein même de l'univers déchu, régressé, le démon Jory qui cherche à s'emparer des âmes des semi-vivants pour s'en repaître et prolonger sa propre semi-vie. Rien ne manque à cette parabole théologique, et même pas la présence d'un peuple élu/maudit en la personne de cette Pat Conley, jeune femme juive douée d'un pouvoir que ses équipiers ne comprennent pas et qu'ils soupçonnent d'être à la source de la régression, ce que croit Pat Conley elle-même jusqu'au moment où elle est à son tour dévorée par Jory. Dick a mis ici en scène de manière magistrale le vieux fantasme chrétien antisémite d'un peuple favori de Dieu devenu instrument du diable. Jory précise qu'il savait « que vous croyez que c'était Pat Conley. Ça aurait l'air de venir d'elle parce que son pouvoir ressemblait à ça. Je pensais que peut-être vous la tueriez tous ». Sous sa plume est donc révélée la fonction diabolique de l'antisémitisme : faire croire à l'humanité souffrante que tout son mal provient des juifs dotés de pouvoirs réels ou imaginaires — afin de détourner ses soupçons : le diable, lui, agit toujours masqué. Et pourtant la position même de Dick est ambiguë : Pat Conley est une femme dure, arrogante et méprisante ; malgré son pouvoir, qui est réel, elle est la plus aveuglée de tous car elle s'imagine que le mal qui frappe ses coéquipiers, la régression dans le temps, est en effet son œuvre et qu'elle seule y échappera. Aussi est-elle la plus étonnée lorsque le phénomène s'attaque à son tour à elle : lorsque Jory la « mange ».

Ce monde imaginé par Dick de la régression, de la mort, où n'évoluent que des semi-vivants qui nous ressemblent comme des frères, est donc le nôtre : il est d'inspiration manichéenne parce que son créateur n'est autre que le diable, le mal, Jory. Dieu-Runciter, en tant que vivant authentique, ne peut y pénétrer : il ne peut qu'y introduire des messages, des mots, ou bien à la rigueur, des anges, telle cette jeune fille que Joe Chip fait monter dans son taxi et qui lui

offre la « garantie d'un approvisionnement gratuit et à vie » d'atomiseurs Ubik. Il est représenté dans ce monde de la chute par son Église-épouse, Ella Runciter. Ce monde régresse non, nous l'avons vu, par volonté maligne mais par impuissance, manque d'énergie, sinon de compétence, de son demiurge Jory. Et cependant, tant que le diable n'aura pas dévoré toute l'équipe de Runciter, l'humanité, son décor sera aussi réel que n'importe quel autre — à ceci près que les choses poursuivront leur remontée du cours du temps, de l'histoire. Et c'est une des dimensions tout à la fois comique et inquiétante de ce roman que de constater qu'à mesure qu'il se déroule les détails qu'y introduit Dick sont de plus en plus archaïques : vieux coucous d'avant-guerre et tramways brinquebalants. Mais que signifie au juste, dans cette parabole théologique qu'est Ubik, cette régression des choses et du monde même vers des stades plus anciens ? Le temps semble y partir en lambeaux : « des bouffées de 1939 dérivent en 1992 ». À moins que ce ne soit l'inverse... Le devenir en tout cas y perd sa flèche. Tout se passe comme si les choses créées par le mauvais demiurge, par quelque mouvement mystérieux de leur essence, cherchaient à échapper à leur créateur pour revenir à des stades plus anciens de leur vérité de choses. Tout se passe comme si « quelque chose » en elles se refusait à participer au monde mauvais, au plan diabolique rêvé par Jory : lui résistait — d'où l'étrange phénomène de cette régression qui ramène les protagonistes du roman de Zurich 1992 à Des Moines 1939. Essayons d'en tirer une interprétation quant à l'essence du temps ici illustrée par le livre de Dick.

Toute chose régresse parce qu'en elle quelque chose échappe au démon et, nostalgique, cherche à gagner le lieu où elle ne participera plus de l'œuvre maligne, du plan diabolique inventé par Jory pour dévorer les âmes : d'où ce désordre dans le temps, cette flèche du devenir à rebours qui lui fait regagner un stade plus ancien : peut-être celui d'un monde d'avant la chute, d'avant l'expulsion d'Éden. Ce monde n'est donc pas totalement la création du diable : il a seulement été construit d'éléments et d'époques détournés par Jory : il est le monde de la chute qui, dans cette « descente à reculons » dans le gouffre, se souvient d'une autre condition, garde fidèle mémoire du centre, mais sur un mode nostalgique et mortifère : la régression. D'où l'utilité de l'atomiseur « eucharistique » Ubik qui, par son action bienfaisante, fait venir au jour, dans ce monde d'illusions, la présence-vraie et par là libère les choses de leur nostalgie, supprime

la « régression » (ici à prendre au sens plus étroitement psychologique). L'Eucharistie est un sacrement institué « en mémoire de », mais cette mémoire n'est nullement assombrie par le regret, elle est mouvement d'une re-présentation : le dieu est présent dans le pain et le vin, présent dans... l'atomiseur Ubik. L'Eucharistie est donc bien, comme l'a vu Dick, un « partout » (*ubique*) : le Dieu parti est désormais partout ; et pour qu'il soit partout il fallait qu'il parte. Ce partout, cet *ubique*, est la présence-vraie, celle qui transcende tous les mondes, celui où se débat dans la glace le pathétique Joe Chip, comme celui où existe le « manager »-Runciter. Ella son épouse-Église précise bien qu'il y a un diable Jory dans chaque moratorium, ce qui nous laisse à penser qu'il y a aussi en chacun de ceux-ci un Ubik : Ubik est partout, dans le monde cryogénique sous la forme d'un atomiseur, dans d'autres sous d'autres formes et peut-être sous d'autres noms. Mais son nom avant-dernier (avant celui qui « n'est jamais prononcé ») est toujours « partout » : partout dans l'espace et le temps parce que transcendant ces catégories, parce qu'ayant « créé » les êtres et les lieux eux-mêmes.

On a pu dire de l'œuvre de Philip K. Dick, romancier génial et trop peu connu, qu'elle tournait tout entière autour de la question : qu'est-ce que le réel ? Mais c'est sans doute une manière superficielle d'aborder ses ouvrages. Car Dick a toujours déjà montré, dans chacun de ses livres, que les mondes qu'il crée — oniriques ou non — sont réels : des êtres y souffrent, y luttent et y meurent tout aussi intensément, et parfois plus que dans le nôtre, qui n'est que celui où le romancier-démiurge Dick écrit les histoires que nous lisons. Aucun de ses mondes n'a la prééminence, et celui où Runciter dialogue avec ses employés semi-vivants se met lui aussi à la dernière page à trembler sur ses bases : « Tout ne faisait que commencer. » Et ce rebondissement final de l'intrigue n'est nullement une « astuce » pour se sortir à bon compte d'une histoire sans fin (comme l'affirme E. Carrère dans l'essai qu'il a consacré à l'écrivain) : il dit tout simplement que le monde de Runciter, bien qu'enveloppant, contenant celui onirique des semi-vivants, est tout aussi « imaginaire » ; et nous le savons bien, nous qui, en 1992, n'avons assisté à aucune bataille entre téléphates et anti-téléphates, à aucune construction d'un quelconque moratorium. Un des procédés romanesques de Dick est bien sûr, en obligeant son lecteur à remonter cette cascade de mondes emboîtés les uns dans les autres, à revenir au sien propre

et lui faire douter à son tour de sa réalité — et c'est bien ce qui rend fascinant ses romans : le registre science-fiction n'y est au fond qu'un moyen pour faire déboucher le lecteur dans un questionnement métaphysique. Notre monde, après tout, par le sortilège des récentes inventions techniques, commence à avouer lui aussi son « peu de réalité » ; et nombre de ses habitants lui préfère désormais des univers construits à coup d'images de synthèse et autres procédés informatiques. Mais nous ne sommes pas sûrs que ce soit là le véritable but de l'homme Dick. Celui-ci est le prototype de l'écrivain qui écrit pour se « sauver » — non dans un autre monde, mais dans ce monde-ci, pas plus réel, mais pas moins non plus que ceux qu'il crée. La vraie question qui inspire son œuvre n'est donc pas : « Qu'est-ce qui est réel ? » ou : « Quel est parmi tous ces mondes le monde réel ? » (puisque Dick, nous l'avons vu, y a toujours déjà répondu en montrant qu'ils sont tous aussi réels les uns que les autres), mais bien celle-ci, beaucoup plus profonde et cruciale dans la recherche d'un quelconque « salut » : qu'est-ce qui, dans chacun de ces mondes tous réels, est vrai ? Or ce qui est vrai, à chaque fois et « partout », c'est... *Ubik*, celui qui a « fait les mondes » et se retrouve en chacun d'entre eux comme la seule présence-vraie, et par là le seul réconfort, le seul bien que puissent y trouver les âmes qui y souffrent, guettées par la régression vers d'autres stades, torturées par le regret d'autres mondes supposés plus réels — et qui ne le sont pas, ou du moins pas plus : Des Moines 1939 n'est pas plus réel que Zurich 1992 ; et l'univers de Runciter ne l'est pas plus non plus que celui où rêvent les semi-vivants. La seule vérité c'est *Ubik* et le seul salut pour les créatures, en quelque monde qu'elles soient enfermées, c'est de se mettre en quête de son atomiseur, comme le fait Joe Chip au long des rues de cet Des Moines onirique. Ce qu'a fait aussi Dick, en son monde à lui (le nôtre), en se convertissant vers la fin de sa vie au catholicisme — conversion qui a frappé de stupeur ses admirateurs, essentiellement européens, athées et « de gauche », de l'époque.

De la question de la « réalité » — somme toute assez plate, moderne et peu philosophique —, nous sommes donc passés à celle de la vérité — seule question qui intéresse Dick. Celui-ci, à un moment de *Ubik*, est assailli par un doute terrible : Jory semble être parvenu à faire régresser *Ubik* : de moderne atomiseur, le produit a été ramené au stade archaïque et sans plus aucune efficacité d'un

élixir d'apothicaire. E. Carrère, dans son essai, précise que ce fut pour lui un coup terrible : la présence-vraie pouvait-elle donc être soumise elle aussi à ce monde d'illusions, et à sa régression ? Dick connut sans doute là son « jardin des oliviers ». Car si le maître de la mort a le pouvoir de soumettre même l'Eucharistie à l'entropie, alors tout est perdu : dans ce monde et dans tous les autres — et nous sommes à la merci du démiurge qui a détourné « le soleil et les mondes ». Heureusement, quelques pages plus loin, une jeune fille-ange nommée « Myra Laney » vient remettre un atomiseur non régressé à Joe Chip.

Mais dans ce monde-ci, celui où nous lisons *Ubik*, nous avons vu comment le diable régresse au cours de la longue histoire humaine, la notion de vérité — *aletheia*, puis *adequatio*, puis vérité « probabiliste » — pour tenter d'en faire un simple critère de réalité. La question sophistique du « qu'est-ce que la vérité ? » de Pilate est une question d'essence diabolique, nihiliste : elle inaugure en mode fondamental la régression, l'enfoncement dans le seul réel qui est donc toujours un semi-réel. Elle est une ouverture temporelle du gouffre où vont s'abîmer les âmes privées du « pain de vie ». Le seul réel ne nourrit pas les âmes : il leur faut le vrai : le vrai pain, la parole vraie. D'où l'institution par le Christ, juste avant son départ, du sacrement de l'Eucharistie. En retournant au Père, le Christ savait qu'il jetait le monde au désert spirituel d'un seul réel rendu nostalgique par le retrait divin. Aussi lui laissa-t-il le viatique pour traverser ce désert, se garder de cette nostalgie irrépressible et de sa concomitante régression. Mais par-là aussi, il donnait le moyen à l'humanité à venir, engluée dans un réel toujours plus désenchanté, de continuer de témoigner du vrai et par là de résister à la régression. Certes, cette régression a toujours déjà commencé : sitôt que l'homme est expulsé d'Éden, il entre dans sa tendance nostalgique. L'histoire de l'humanité se confond avec celle de cette régression, avec cette diffuse nostalgie d'un paradis perdu : c'est là sa tonalité fondamentale, tonalité qui a suscité la parole, suscité les diverses catégories de l'espace et du temps utilisées par l'homme au cours de son histoire ; et suscité aussi ce phénomène de la fuite des essences, du dérobement de la vérité des choses. Car exactement comme dans le roman de Dick, les choses et les lieux régressent eux aussi : eux aussi sont nostalgiques d'Éden, de la présence-vraie, et tendent obscurément à y revenir — eux aussi, à leur manière de choses,

cherchent leur Ubik. Et cette régression ouvre le temps et l'espace modernes. Comme dans le roman de Dick, les choses et les lieux participent de la chute de l'homme dans le monde de la semi-vie : ils accompagnent sa déchéance mais, comme lui, continuent à garder mémoire d'une « origine » : leur présence-vraie et non plus leur réalité, toujours sujette à caution.

Les vieilles alliances païennes d'avant la venue du Christ avaient été instituées, conclues, pour résister à ce phénomène diffus : elles tentaient de donner présence et assise à l'homme pris dans le flux encore lent de cette régression. Et dans ce système chacun avait sa part : les dieux et les démons, le ciel et la terre. D'évidence, en brisant net ces compromissions, en séparant définitivement le domaine subtil du domaine spirituel, le Christ a accéléré follement ce flux : toute chose s'est éveillée à la nostalgie fondamentale dont le regret du départ du dernier Dieu n'est que la figure la plus récente et la plus pathétique : celle précisément que médite en mode spatial la peinture perspective et en mode temporel la poésie — toujours élégiaque — européennes. Il a enjoint au monde de choisir entre Dieu et diable, ciel et terre, vérité et réalité. Mais par là aussi il a peut-être livré ce monde à Jory, son jumeau mort-né, celui qui, pour continuer de vivre sa vie paradoxale, pour perdurer dans sa mort spirituelle, est obligé de manger les âmes — ne laissant à ce monde désemparé que la chétive espérance de Son retour et la seule présence-vraie de l'Ubik de Son corps ressuscité.